

étrange, avec quel accent qui vous remuait jusqu'au fond de l'âme, il lui disait : " Mon enfant !... mon fils ! "

— Mon fils !

— Oui, madame.

— Il l'appelait : " Mon fils ? "

— Oui, madame, et son front rayonnait de joie... et sa voix devenait si douce qu'elle ressemblait à une caresse...

— Il l'appelait : " Mon fils ! " murmura Yvonne.

— Mais ce qui était très étrange aussi et ce qui me remplissait également de surprise, c'était l'expression que prenait son visage quand il parlait de vous à Maurice ou à Mlle Adrienne.

Yvonne s'était brusquement redressée.

— Sa voix tremblait et il était en proie à une si violente émotion qu'il lui était impossible de la vaincre.

— Et je vous demande pardon, madame, de vous parler aussi franchement, mais il n'aimait guère votre père, M. le baron de Chancel, ni cet homme qui a eu la lâcheté de frapper Maurice... ce misérable comte de Guérande, qui est devenu aussi mon ennemi et qui me torture à mon tour...

— Oh ! quand il parlait d'eux, ses yeux flambaient, et c'était d'une voix implacable, d'une voix où l'on sentait une haine qui ne pardonne pas, que parfois il s'écriait :

— " Oh ! les deux misérables !... Ont-ils assez fait souffrir... ont-ils assez torturé Yvonne !... "

— Car il vous appelait Yvonne, comme si vous aviez été sa fille...

— Suzanne !

— Oh ! oui, madame, je vous le jure... Oui, je vous jure qu'un père n'aurait pas trouvé pour plaindre son enfant des paroles plus touchantes, plus émus, plus indignées.

— Et la preuve que je n'exagère pas, madame... la preuve que vous avez bien en lui l'ami le plus sincère et le plus dévoué, c'est qu'il a fait un serment qu'il tiendra...

— Un serment ?

— Le serment de vous retrouver !... le serment de vous arracher d'ici... le serment de vous rendre à Maurice !... Oh ! vous hochez la tête et vous semblez ne pas me croire ?...

— M'arracher d'ici !

— Oui, madame.

— Est-ce que cela se peut ?... Est-ce que cela est possible ?...

— Il l'a juré, madame, et moi j'ai confiance en lui !

— Peut-être ne parlait-il ainsi que pour rassurer Maurice...

— Oh ! non, madame, non, le comte n'aurait pas fait cette promesse s'il ne voulait pas ou s'il ne se sentait pas capable de la tenir.

— Mais, pour m'arracher d'ici... mais pour venir à mon secours, il sait donc où je suis ? dit vivement Yvonne.

— Oui, madame.

— Au château de Morgoff !

— Oui, madame.

— Mais comment le sait-il ?... qui a pu le lui dire ?

— Votre sœur.

— Adrienne !

— Oui, c'est elle.

— Mais alors comment Adrienne, à son tour, a-t-elle pu savoir...

— Que vous étiez ici ?

— Oui, comment ?... Car ce n'est pas par mon père... par le baron de Chancel...

— En effet, madame.

— Ni par son complice, le comte de Guérande...

— Non, madame... c'est par Maurice...

— Par Maurice ?

— Oui, par Maurice qui, alors qu'il agonisait chez M. de Belleruche, a raconté devant elle son étrange et horrible rêve. Et il avait, dans son délire, si bien décrit le pays désert et farouche à travers lequel on vous avait entraînée, le vieux château où l'on vous avait enfermée, qu'elle a reconnu Morgoff...

— Oui, mon enfant, oui, je te crois, dit vivement Yvonne. Oui, le comte de Belleruche connaît ma retraite et fera l'impossible pour me rendre la liberté, pour me rendre la vie, et plus encore que la vie ; ma raison, que les souffrances que j'ai endurées et que les larmes que j'ai versées m'ont fait perdre... ma raison qui, au moment même où je te parle, à chaque seconde vacille, prête à s'éteindre encore !

— Madame !

— Mais, ma pauvre enfant, tu ne connais pas le sinistre château de Morgoff !... Oh ! une fois là... une fois enseveli entre ses murs hideux et à l'ombre de ses tours dont l'aspect m'épouvante, il faut renoncer à tout espoir d'en sortir !...

— Oh ! je ne dis pas cela pour toi, mon enfant, ajouta vivement Yvonne en s'apercevant que la petite Suzanne était devenue affreusement pâle.

— Non, non !... Car si j'ai bien compris ce qui va se passer entre ta malheureuse mère et le marquis de Prades, tu ne serais ici qu'en otage entre les mains de cet homme qui me fait l'effet d'être un fier misérable aussi... un être aussi dangereux et aussi vil que le comte

de Guérande qui, capable de tout, n'a pas hésité à se faire son complice...

— Mais que ta mère, dont le marquis de Prades doit convoiter la fortune, consente enfin à l'épouser, ou bien que, rebuté par ses refus, celui-ci se lasse ; ou bien encore qu'il prenne peur de la terrible responsabilité qu'il encourt en commettant le crime de te séquestrer, bientôt tu seras libre, et les deux bandits qui ont eu l'infamie et l'audace de t'arracher à ta mère te rendront à son amour et à sa tendresse.

— Car toi, ma petite Suzanne, tu ne gênes personne... car aucune colère, aucune haine ne te poursuit et ne s'acharne après toi...

— Mais moi je suis un obstacle !... Mais moi je suis la victime d'une haine implacable et féroce !...

— Je suis — sans t'en dire davantage — un obstacle pour le comte de Guérande, qui n'a pas dû renoncer à son projet d'épouser ma sœur dont il convoite aussi la fortune... à son odieux projet de traîner malgré elle, s'il le faut, ma pauvre Adrienne à l'autel... Et j'ai contre moi le ressentiment de mon père... le ressentiment du baron de Chancel, qui m'a déjà fait expier si cruellement autrefois, — et qui me fait expier encore plus cruellement aujourd'hui ! — une faute dont je ne suis pas responsable... une faute qui n'est pas la mienne...

— Oh ! va, en ce moment je ne suis plus folle et je devine tout, je comprends tout. Si l'on m'a enlevée de la maison de Fontenay, c'est qu'il fallait que je disparaissais... c'est qu'il fallait que je meure ici !...

— Madame !... madame ! sanglota la petite Suzanne.

— Oui, que je meure ici ! reprit Yvonne avec plus de force, et que j'y meure sans que la loi ne puisse rien pour me protéger... ne puisse rien pour me défendre !...

— Car ne suis-je pas ici chez mon père ?... Car ne suis-je pas une pauvre folle qu'il faut garder ?... Car n'est-ce pas pour m'entourer de plus de soins et pour me donner plus de calme, plus de repos, que l'on a dû m'éloigner ainsi du monde !...

— Oh ! oui, je comprends tout, te dis-je, je comprends tout !...

— Or, si je n'ai à attendre aucune pitié de mes bourreaux, puis-je du moins compter que le dévouement de M. de Belleruche me sauvera ?... puis-je du moins conserver l'espoir que je trouverai un jour le moyen de m'échapper de cette prison ?...

— Hélas ! non, mon enfant !... non, cet espoir-là, je ne puis l'avoir... ce rêve-là, je ne puis le faire !...

— Car entrer ou sortir d'ici par ruse est chose impossible... chose que les plus braves, les plus intrépides et les plus hardis tenteraient en vain...

— Ecoute ! ajouta-t-elle en tendant brusquement la main du côté de la fenêtre, écoute !... Ce bruit sourd que tu entends... ce bruit qui ressemble à des sanglots étouffés, c'est la mer !

— Comment pourrait-on arriver jusqu'à moi quand on viendrait se heurter, ou plutôt se briser contre les récifs qu'elle cache ?

— Comment, si par miracle on pouvait échapper à ce danger-là, pourrait-on franchir les abîmes qui font un effrayant fossé autour de ces murs ?

— Comment pourrait-on escalader ces rochers où nul pied humain ne peut se poser ?

— Non, non, c'est impossible, impossible, te dis-je !

— Et alors, que faire ?... que tenter ?... comment s'y prendre ?

— Séduire les gens du baron, les geôliers qui me gardent ? On n'y réussirait pas !

— Tâcher de les attendrir et d'émouvoir leur pitié ? Ce sont des brutes qui n'ont pas d'âme !

— Les effrayer en leur parlant de la justice ? Ils ne comprendraient pas !

Et, laissant tomber sa tête dans ses mains, à son tour Yvonne éclata en sanglots, tandis que, toute frissonnante, c'était toujours le même mot, ou plutôt le même cri qui s'échappait de ses lèvres :

— Perdue !... perdue !... Oh ! je suis bien perdue !...

XVIII — L'ORAGE

Mais la petite Suzanne venait de se jeter sur elle, puis, la prenant dans ses bras :

— Perdue !... Oh ! ne dites pas ce mot-là ! s'écria-t-elle, retrouvant soudain toute son énergie. Perdue, quand Maurice compte chaque minute qui le sépare de vous !... quand il ne pourrait vivre sans vous !...

— Maurice !

— Perdue, quand moi aussi je vous aime !

— Chère enfant !

— Oh ! oui, je vous aime comme j'aime ma mère... c'est-à-dire de